

KARL MARX: LE TÉNIA DU SOCIALISME...

Il y a cent ans, Karl Marx disparaissait. Les sociétés communistes vont commémorer l'événement en jouant de la cymbale, plus ostensiblement en Russie et dans les démocraties populaires, et avec moins de fastes de la part des partis communistes occidentaux où on a plus de difficultés à faire coïncider les prophéties du «*Grand Sachem*» avec les impératifs imposés par les évolutions économiques et sociales de l'humanité. Parmi les citoyens qui ont rejeté le marxisme, on en parlera avec cette ignorance et ce détachement inévitables que l'on porte aux personnages qui ont joué un rôle, mais que le temps estompe sans les effacer complètement.

En dehors d'une œuvre idéologique discutable, et par la place qu'il occupe dans l'histoire, Marx mérite mieux que les propos dithyrambiques des uns ou l'indifférence des autres. Sa destinée, à la fois complexe et passionnante, épouse son époque. Il est né au début d'un siècle qui va accoucher d'une transformation prodigieuse de l'économie qui prendra la place qu'occupait autrefois la philosophie dans la préoccupation intellectuelle des hommes, et cela en un temps où les mutations s'accomplissent à une cadence inconnue depuis les origines. Il appartiendra à un poignée d'idéologues qui, comme lui, prirent conscience de l'avenir qui attend la société, de l'accompagner intellectuellement au cours de la première partie de son existence. Le destin de ces hommes passionnés de comprendre, de savoir, d'expliquer, et finalement de penser l'évolution qui se dessinait, ce sera de donner une forme première à ce qu'on peut appeler, au large sens du terme, le socialisme, et ils revendiqueront hautement le mot avant que leurs apports personnels différents ne conduisent les élites à les singulariser par une formule particulière qui cerne mieux leur propos, et qu'ils relèveront car elle délimitera leurs acquis théoriques et soulignera leurs ambitions particulières.

Ils sont d'ailleurs, et Marx plus que les autres, les héritiers de Ricardo, économiste anglais, qui, pour définir le parcours du libre-échange dans l'économie capitaliste à ses débuts, étudiera avec minutie les éléments de la production, de la distribution, et déterminent la part respective du salaire et du profit. Parmi ces hommes qui vont emprunté un chemin parallèle à celui de Marx, quelques noms: Saint-Simon, Fourier, Pecqueur, Cabet, Considerant, Proudhon, Engels, Bakounine, Kropotkine, Louis Blanc, Blanqui, et bien d'autres encore qui se réclameront chacun d'un socialisme à leur manière. Mais il n'est pas contestable que c'est Karl Marx qui fera la percée la plus spectaculaire dans le temps, comme c'est lui qui supportera le mieux l'usure de l'âge, pour des raisons qui ne sont pas toutes dues au talent ou à l'évolution économique mais également aux avatars qui jalonnent la route suivie par ce système capitaliste qu'il avait condamné et qui réussira à surmonter ses contradictions. Seul des hommes qui furent à la fois ses contemporains et ses adversaires, Pierre-Joseph Proudhon aura un destin comparable au sien. Et aujourd'hui, en se servant de ce qui reste actuel de leurs œuvres, c'est encore, c'est toujours Marx ou Proudhon que se jettent à la tête les écoles socialistes qui s'affrontent. Et pourtant tout avait débuté dans l'euphorie des commencements exaltants!

Il est bien connu qu'au début des années 1840, le projet des jeunes hégéliens allemands, groupés autour de Karl Marx, et qui s'appellent Grün, Ewverbeck, Weitling, Ruge, et quelques autres, rêve d'une «*Sainte Alliance*» intellectuelle avec les socialistes français afin d'opérer une synthèse entre la philosophie française et la philosophie allemande. Projet difficile, car le socialisme français est alors morcelé et, Proudhon mis à part, il véhicule les relents du jacobinisme issu des grandes heures de la Révolution française de 1789. Mais le principal obstacle à cet internationalisme avant la lettre, ce sera la confusion idéologique qui prend sa source dans l'œuvre de Hegel, mal lue ou mal digérée. Le journal qui devait être le support de cette alliance: «*les Annales franco-allemandes*» n'aura qu'un numéro. Pourtant «*l'affiche*» aurait pu être sensationnelle si on ajoute aux noms déjà cités ceux d'Engels et de Bakounine. Tous ces hommes réunis un court instant à Paris pour une grande œuvre, puis refoulés par le roi bourgeois Louis-Philippe inquiet de cette invasion

intellectuelle, vont se disperser à travers l'Europe, et pendant ces quatre années (1844-1848) qui précèdent les secousses révolutionnaires qui vont ébranler les vieilles autocraties européennes, les différences qui les opposent vont se creuser, ébauchant ce que sera plus tard la carte idéologique du socialisme à travers le monde.

Entre l'humanisme athée de Feuerbach, le déisme de Louis Blanc, le jacobinisme centralisateur de Marx et l'économisme égalitaire de Proudhon, la marge d'accord est étroite. Pourtant, les jeunes hégéliens allemands ne s'avouèrent pas battus, et Marx, puis Grün, essaieront de convertir Proudhon à la dialectique de Hegel. Proudhon, qui ne parle pas allemand, n'a pas lu Hegel. Ce que lui en disent ses amis allemands va enflammer son imagination à un point tel qu'il inventera sa propre dialectique: la «*dialectique sérielle*», qu'il proclamera bien supérieure à celle du philosophe allemand et dont il assoira la démonstration sur les antinomies, c'est-à-dire sur les contradictions dont il va rechercher l'équilibre dans un ouvrage épais et confus: «*le Système des contradictions économiques*», plus connu sous le titre de «*Philosophie de la misère*». On a dit que c'est de ce livre que vient la rupture entre les deux hommes, et il est vrai que «*Misère de la philosophie*» où, avec une verve incontestable, Marx échenille l'ouvrage de Proudhon (ce qui est un jeu facile) restera le symbole de cette rupture; mais celle-ci était déjà consommée, et elle était le fruit des querelles qui secouaient les jeunes hégéliens allemands. Jusqu'alors, Marx s'était accommodé des différences entre son socialisme et celui de Proudhon, et il avait même pris la défense de ce dernier dans son livre «*la Sainte Famille*». Naturellement, ces différences il les avait soulignées, mais il ne désespérait pas d'amener Proudhon sur le terrain purement économique qui sera plus tard celui du matérialisme historique et dialectique. L'homme est ambitieux, son caractère est intraitable, et il va essayer de mêler Proudhon aux querelles qui opposent les socialistes allemands. Proudhon refusera de se laisser entraîner dans des querelles qui ne le concernent pas, et ce sera la rupture!

On connaît les deux lettres qui dessinent parfaitement le caractère différent des deux hommes. La lettre de Marx où, dans un post-scriptum, il déverse sa bile sur Grün et la réponse, pleine de dignité, de Proudhon qui adjure son correspondant de maintenir les «*discussions nécessaires sur le plan des idées*». Cette correspondance est intéressante, car elle situe exactement Marx dans ses relations avec les socialistes de son temps. Elle est exemplaire pour nous anarchistes, car elle dessine la part de l'homme dans le fonctionnement intellectuel qui aboutit à la création théorique. Lorsqu'il prendra connaissance de «*Misère de la philosophie*», qui est une critique de son ouvrage «*Philosophie de la misère*», Proudhon aura cette simple réflexion: «*Marx dit la même chose que moi; ce qu'il me reproche c'est de l'avoir dit avant lui*», ce qui est discutable, et il ajoutera: «*Marx est le ténia du socialisme*».

Cette attitude de Marx devant les hommes qui apparaîtront comme ses adversaires ne se démentira jamais, et un peu plus tard, alors qu'expulsé de France il s'est réfugié à Bruxelles, il va de nouveau se répandre en calomnies, cette fois contre Bakounine. En se servant d'une confidence que lui aurait faite George Sand, il va accuser le révolutionnaire russe d'être un agent du tsar. Celle-ci, naturellement, démentira avoir tenu de tels propos, et on est en possession de sa lettre à Bakounine où elle s'indigne de tels procédés. Que croyez-vous que fit Marx? Qu'il s'excusa? Il prit simplement acte du démenti et essaya de se justifier en avançant la nécessité de protéger le mouvement révolutionnaire des agissements de la police des gouvernements capitalistes en place. Le procédé est ignoble et part de l'idée classique: calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose! Cette attitude va le laisser pendant des années en marge du socialisme français, et seuls les blanquistes, lorsqu'ils auront adhéré à l'*Internationale*, lui fourniront un public fluctuant. Proudhon rayera Marx et son œuvre - qui d'ailleurs ne pénétra en France que beaucoup plus tard - de ses préoccupations. Mais si Proudhon et les socialistes français ignoraient Marx, lui ne les ignora pas et il leur consacra un certain nombre d'articles qui, réunis plus tard, formèrent un volume «*la Lutte de classe en France*», qui n'est pas sans intérêt, où il critique sévèrement la *Banque du Peuple* de Proudhon. C'est à cette occasion qu'il parla pour la première fois «*d'un socialisme petit-bourgeois formant le projet d'associer le salariat et le capital*». Propos naturellement injurieux qui seront colportés contre les anarchistes jusqu'à nos jours par tous les ânes qui broutent avec difficulté la prose du maître. Et son livre: «*Critique de l'économie*», est une réponse au projet de crédit gratuit exposé par Proudhon dans «*Idées générales sur la révolution*». Cependant, les hommes vont devoir choisir entre ces deux idées abruptes: Est-ce le milieu qui modifie l'homme comme le voudrait le matérialisme historique de Marx ou est-ce l'homme qui modifie les circonstances comme le proclame Proudhon? En réalité, la vérité est différente des arguments que ces hommes passionnés se jettent au visage. L'homme modifie le milieu qui le bouscule et s'inscrit dans le milieu qui guide sa démarche. Mais ce qui donne au matérialisme dialectique un aspect aussi superficiel que celui de la rédemption, c'est qu'il est impossible de délimiter exactement la part de l'homme et du milieu, et l'instant où l'un ou l'autre inter-

viennent, ce qui rend dérisoire ce cheminement inéluctable tracé par les évangiles politiques ou religieux et laisse à l'homme «*indépendant de Dieu ou de Marx*» le soin et la responsabilité de tracer son chemin à quelque moment que ce soit!

Cependant, à cette époque, l'influence de Proudhon grandit, et dans sa correspondance avec Engels, Marx se précipitera sur sa plume pour calomnier une dernière fois son adversaire qui, dit-il, est «*une contradiction vivante*». Cependant, il n'en a pas fini avec lui, car il va le retrouver ou plutôt retrouver son influence au sein de la *Première Internationale* avant de se heurter à un autre anarchiste: Michel Bakounine! Encore conviendrait-il de souligner que pendant toute cette première période la rancune et la vanité du personnage vont se heurter aux autres représentants du socialisme allemand qu'il essaiera d'assujettir avec la complicité d'Engels.

C'est justement dans la volumineuse correspondance qu'il entretient avec Engels que Marx dévoile le mieux sa véritable personnalité. Les révolutionnaires de cette époque, qui ne disposaient pas de nos moyens modernes d'information, se sont beaucoup écrit. Cette prose épistolaire, si elle a l'avantage de nous faire pénétrer dans les «*secrets d'alcôves*» politiques où ces messieurs lavent leur linge sale en famille n'est pas toujours ragoûtante. D'ailleurs on devine au style de cette «*Correspondance*», de ces «*Carnets*», de ces «*Billets*» que, par fausse pudeur, on prétend conserver par devers soi, qu'en réalité ils sont écrits pour être publiés «*après*» lorsque à défaut de celui de Dieu, sonnera le jugement des hommes. C'est au cours de ces échanges «*confidentiels*» que les opinions se manifestent, que les caractères se dessinent, que les haines se font jour avec le plus de netteté. Dans ce domaine, la correspondance entre Marx et Engels, sur Proudhon, Bakounine et quelques autres est édifiante.

A cette époque, de nouveau à propos de Bakounine, la calomnie court l'Europe. On l'accuse de s'être évadé de Sibérie avec la complicité de la police du tsar. C'est à Londres, en 1866, que «*Fes Press*» publie un article mettant en cause le révolutionnaire russe. Marx s'est toujours défendu d'être l'inspirateur de cet article mais il écrivait dans ce journal dont l'éditeur, Urquhart, était un de ses amis et auquel un autre ami, Ewverbeck, collaborait. Nous sommes devant une tactique que Marx rodera au cours des premières années de l'*Internationale* et qui consiste à faire faire par d'autres toutes les sales besognes de la calomnie de l'adversaire. Et c'est en effet dès la création de l'*Internationale* que la bile du personnage va se répandre avec le plus de hargne. Bakounine n'y échappera pas, après qu'à l'occasion d'une de ces multiples pantalonnades où il excelle, Marx se fut réconcilié avec son adversaire dont il compte se servir, suivant une louable habitude, contre Mazzini.

L'*Internationale* est née à Londres de plusieurs rencontres entre les travailleurs français et les travailleurs anglais et on a pu dire que «*cet enfant né à Londres avait été conçu dans les ateliers parisiens*». Au meeting comme à la première séance, Marx n'assista que comme spectateur. C'est plus tard que, chargé de tenir la plume pour peaufiner un texte de la section parisienne présenté par Tolain et qui deviendra l'«*Adresse inaugurale*», il pénétrera et s'incrusterait dans le bureau de l'organisation. Au début, il se garda bien de jouer un rôle public. Marx est l'homme de l'ombre. C'est par personne interposée qu'il va s'évertuer à contrer «*Messieurs les Proudhoniens*». Pour ces travaux de sape, il se servira de divers personnages dont le plus connu est Eccarius, qui sera son homme à tout faire. Cependant, c'est à l'occasion du congrès de Bâle que la rupture, qui couvait sous les cendres depuis quelques années, fut consommée.

Le congrès de Bâle en 1869 est resté le congrès majeur de l'*Internationale*, et les problèmes qui furent évoqués il y a cent vingt ans sont encore d'actualité. Ceux qui dominèrent les discussions au congrès sont la collectivisation des terres et l'héritage. Marx, qui est devenu «*secrétaire correspondant pour les sections allemandes*» et est en fait «*permanent*», a réussi à écarter les démocrates, les mazziniens, les trade-unionnistes, les proudhoniens, mais il doit faire face à une autre opposition dominée par la section française: «*les communistes libres*», animés par Eugène Varlin dont les opinions voisinent celles de Bakounine. Au cours des discussions, deux aspects du collectivisme s'affrontent: l'aspect fédéraliste des sections latines italiennes, espagnoles et françaises, et l'aspect centralisateur des partisans de Marx. En réalité, à Bâle se dessine l'affrontement entre le socialisme communaliste et le socialisme d'État, entre la primauté de l'économie et la politique. Sur la collectivisation des terres, Bakounine et ses amis l'emportent; par contre, sur l'héritage, les résultats resteront indécis. Pourtant, Marx, qui selon son habitude est absent, et est représenté par l'inévitable Eccarius, va marquer un point important. Le conseil général auquel il appartient et qu'il domine va voir ses pouvoirs renforcés grâce à Bakounine qui cueille les verges dont son adversaire le fouettera plus tard. Le révolutionnaire, par la suite, reconnaîtra s'être trompé lourdement.

A cette époque, Bakounine doit encore se défendre contre les calomnies du clan qui entoure Marx. Des hommes comme Borkheim, comme Bedel, comme Liebknecht ont pris le relais dans leur journal *«Zukunft»*. Sommé de s'expliquer devant un jury d'honneur, Liebknecht fut condamné, ce qui n'empêcha pas Hess de publier dans *«le Réveil»* que Bakounine, à la tête d'un parti russe, aurait essayé à Bâle d'imposer son panslavisme pour aboutir à une guerre sociale qui permettrait aux barbares du Nord de rajeunir la civilisation moderne. Bakounine répondra assez mollement, et Herzen lui reprochera de ne pas avoir attaqué Marx directement plutôt que ses valets de plume.

Ces querelles autour du congrès de Bâle vont déclencher des propos antisémites regrettables et des polémiques où les problèmes personnels ont autant d'importance que les oppositions idéologiques. Mais c'est lorsque éclate la guerre franco-allemande que la duplicité de Marx devient évidente. On connaît l'adresse des travailleurs français aux travailleurs allemands pour s'opposer à la guerre. Varlin, qui tient la plume, écrit: *«Frères allemands, au nom de la paix, n'écoutez pas les voix stipendiées ou serviles qui cherchent à vous tromper sur le véritable esprit de la France. Restez sourds à des provocations insensées, car la guerre nous serait une guerre fratricide. Restez calmes comme peut le faire sans compromettre sa dignité un grand peuple fort et courageux. Nos divisions n'amèneraient des deux côtés du Rhin que le triomphe complet du despotisme»*.

Certes, Marx, au nom du conseil général de l'*Internationale*, fait publier un texte qui appelle à la solidarité entre les ouvriers français et allemands, où on lit cette phrase ambiguë: *«La guerre du côté allemand doit rester une guerre défensive»*. Mais la véritable pensée du personnage devant cette guerre, c'est sa correspondance avec Engels qui nous la fait connaître. Voici un échantillon de cette prose:

«Les Français ont besoin d'être rossés. Si les Prussiens sont victorieux, la centralisation du pouvoir d'État sera utile à la centralisation de la classe ouvrière allemande. La prépondérance transférerait en outre de France en Allemagne le centre de gravité du mouvement ouvrier européen, et il suffit de comparer le mouvement de 1866 à aujourd'hui dans les deux pays pour voir que la classe ouvrière allemande est supérieure à la classe française sur le plan de la théorie et de l'organisation. La prépondérance, sur le théâtre du monde, de la classe ouvrière allemande sur la française signifierait du même coup la prépondérance de «notre» théorie sur celle de Proudhon».

La prédominance sur Proudhon, voilà qu'elle est la préoccupation du personnage alors que la guerre fait rage. Ces phrases sonnent comme le prélude à d'autres phrases prononcées par Lénine, puis par Staline, où la vie humaine compte peu devant l'ambition démesurée de ces grands fauves de la politique. Et naturellement un certain nombre d'internationaux français, ne voulant pas être en reste, accuseront Marx et sa clique d'être à la solde de Bismarck, et comme lorsque l'on s'est engagé sur ce terrain aucune absurdité n'est négligée, on accusera Bismarck d'avoir payé Marx 25.000 francs. Mais on ne saisirait pas bien l'absurdité où conduit ces *«grosses têtes»* en proie au délire si on ne lisait pas cette lettre d'Engels à Marx.

«Ma confiance dans la force militaire croît chaque jour. C'est nous qui avons gagné la première bataille sérieuse. Il serait absurde de faire de l'antibismarckisme notre principe directeur. Bismarck comme en 1866 travaille pour nous à sa façon...».

Mais pour bien connaître le cynisme du personnage, je n'hésite pas à rappeler ces quelques lignes à Engels:

«Ces individus (les Parisiens) qui ont supporté Badinguet pendant vingt ans, qui, il y a six mois, n'ont pu empêcher qu'il reçût six millions de voix contre un million et demi... Ces gens-là prétendent à présent, parce que la victoire allemande leur a fait cadeau d'une république (et laquelle?), que les Allemands doivent quitter immédiatement le sol sacré de la France, sans quoi guerre à outrance... C'est la vieille infatuation! J'espère que ces gens reviendront au bon sens après la première griserie passée, sans quoi il deviendra bien difficile de continuer avec eux les relations internationales».

La guerre a brisé l'organisation ouvrière française, et la Commune sera le dernier sursaut pour reconstruire un mouvement révolutionnaire important. Marx voit dans l'événement la possibilité de détruire l'influence proudhonienne et d'éliminer Bakounine. Il écrit à Engels: *«Ce Russe, cela est clair, veut devenir le dictateur du mouvement ouvrier européen. Qu'il prenne garde à lui sinon il sera officiellement excommunié»*. Et il va s'employer à le faire; il se sert de sa position à l'*Internationale* pour dénoncer comme hérétiques les

partisans du révolutionnaire russe. Mais il ne perd pas de vue l'influence de Proudhon sur le mouvement ouvrier français, et lors de l'insurrection parisienne qui aboutit à la proclamation de la première République, il condamnera les Internationalistes qui refusent de s'associer à l'escamotage de l'insurrection par la bourgeoisie libérale; il se trouvera en opposition avec Eugène Varlin et ses amis, mais également avec les blanquistes plus ou moins influencés par lui. En particulier, il condamnera la part prise par Bakounine au cours de l'insurrection de Lyon. Certes, Marx écrivit sur la *Commune de Paris* son meilleur texte: «*la Guerre civile en France*», mais on ne peut pas oublier que dans la crainte de revoir la prédominance du socialisme français dans l'*Internationale*, il avait fait auparavant tous ses efforts pour décourager l'insurrection et ranger le socialisme français à l'ombre des libéraux qui s'étaient emparés du pouvoir.

La guerre et la Commune vont délimiter nettement les courants d'opinions dans ce qui reste de l'*Internationale*. L'organisation se fractionne. Les sections latines épousent le courant fédéraliste; les sections anglo-saxonnes, le courant centraliste. Les internationalistes suisses constituent deux fédérations rivales, et si la section belge conserve son unité, elle est également secouée par les déchirements de l'*Internationale*. Le dénouement est proche. Il appartient au congrès organisé à La Haye en 1872 et auquel pour la première fois Marx participa en personne. En réalité, Marx compte bien éliminer Bakounine en se servant de l'affaire Netchaïev. La manière tourna court. Mais il tient un autre motif en réserve: c'est la fameuse affaire de la traduction en russe du livre de Marx «*le Capital*», entreprise par Bakounine. Cette traduction, pour laquelle Bakounine avait reçu des avances, ne fut jamais achevée, peut-être sous l'influence de Netchaïev qui considérait que le révolutionnaire russe devait se consacrer tout entier à la propagande.

Et cette machine de guerre, le congrès de La Haye monté par Marx pour éliminer idéologiquement Bakounine et ses amis, va se terminer par une dernière pantalonnade qui sonna le glas de la *Première Internationale*, même si celle-ci continua à se traîner avant d'aller mourir aux États-Unis, loin de son centre de gravité, comme si Marx, l'homme qui l'a tuée, n'avait pas pu soutenir la vue de sa disparition sans grandeur.

Le congrès de La Haye fut un congrès truqué; la plupart des partisans de Marx étaient munis de mandats contestés et contestables. Dans cette manipulation, apparaît le caractère du personnage. Tous les moyens sont bons pour éliminer l'adversaire. Alors que la minorité est représentative des fédérations constituées, la majorité marxiste est surtout composée des membres du conseil général à la dévotion de Marx. Bakounine sera expulsé pour malversation et James Guillaume pour appartenir à l'*Alliance*.

Dans ce texte, j'ai voulu dessiner le caractère de Marx et m'en tenir au comportement du personnage, laissant de côté les oppositions doctrinales que mes collègues examinent sur le fond dans les différents textes de cette livraison de notre revue consacrée à Marx et à l'idéologie marxiste. Les faits que je rapporte sont connus d'un certain nombre d'érudits, mais soigneusement «*oubliés*» par les idéologues marxistes et ignorés du grand public. J'ai voulu les mettre en lumière pour différentes raisons. D'abord, le personnage est fascinant, sa volonté de prédominance sur le mouvement socialiste international est extraordinaire. La disparition de Proudhon d'abord, et de Bakounine ensuite, n'arrêtèrent pas sa volonté de puissance et avec son compère Engels, il se trouva de nouveaux adversaires dans son propre parti, le parti social-démocrate allemand, et il les traitera de la même eau! Mais il existe une autre raison qui conduit à disséquer le comportement de Marx. Comme tous les fondateurs d'écoles, il n'a pas seulement apporté des idées aux groupements qu'il influençait, mais également une stratégie, une tactique, un comportement qui déteint sur son entourage. Et la social-démocratie allemande, infatuée de ce qu'elle considérait comme la supériorité idéologique du maître, fut rongée par un nationalisme qui, plus tard, la fit s'opposer à Jaurès et appuyer l'impérialisme de Guillaume II, comme Marx avait appuyé Bismarck dans ses efforts pour imposer l'hégémonie allemande. Le comportement de l'un comme des autres socialistes allemands consista à lier étroitement les prétentions nationales à celles, nationale et internationale, de leur socialisme.

C'est à partir du comportement de Marx pour lequel le but justifie n'importe quel moyen et moins à partir de l'idéologie qu'il bouscula chaque fois que le besoin s'en fit sentir, que Lénine construisit sa théorie révolutionnaire des minorités agissantes. Malgré ce qu'ont pu en dire les «*puristes*» du marxisme, la théorie des «*deux pas en avant un pas en arrière*» comme celle de «*l'économie capitaliste*», préluce indispensable à la socialisation, sont bien un héritage légué par Marx au communisme.

Il est vrai que les évolutions économiques, la réussite au moins partielle de la classe dirigeante à surmonter ses contradictions, l'élévation des conditions d'existence des masses dans le système capitaliste, la prise de conscience du tiers et du quart monde de son exploitation, non seulement par ses classes diri-

geantes mais également par les nations dirigeantes, posent les problèmes de façon différente que les posait Marx, et pas seulement lui; on a pu penser avec juste raison que l'idéologie socialiste née au siècle dernier avait singulièrement besoin d'être dépoussiérée. Si dans les différentes écoles du socialisme d'aujourd'hui on continue à donner un coup de chapeau poli aux maîtres d'autrefois et à louer leurs vertus, on les «*trahit*» sans aucun complexe, ne conservant de leur enseignement que les mots dont la puissance d'évocation reste intacte, des mots et des méthodes de domination qui n'appartiennent pas au seul socialisme mais qui furent le lot de tous les autoritaires depuis la Genèse.

Marx fut le ténia du socialisme nous apprend Proudhon, et c'est vrai. Entre Machiavel et Lénine, sans nous étendre sur les autres, il est le trait d'union qui relie entre eux les despotismes intellectuels des mots pour nettoyer leurs vilénies.

Maurice JOYEUX.
